

L'horrible cinéma

The War of the Roses de Danny Devito

Marco de Blois

Number 48, March–April 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24785ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

de Blois, M. (1990). Review of [L'horrible cinéma / *The War of the Roses* de Danny Devito]. *24 images*, (48), 74–74.

THE WAR OF THE ROSES

DE DANNY DEVITO

L'HORRIBLE CINÉMA

par Marco de Blois



Barbara (Kathleen Turner) et Oliver (Michael Douglas) Rose.

Danny DeVito aime l'horrible. Après *Throw Momma From the Train*, son premier film qui racontait sur un ton comique l'histoire d'un matricide manqué, il continue de plus belle avec *The War of the Roses*, une comédie noire et réjouissante où la cruauté n'a pas de limites.

Barbara Gordon et Oliver Rose (Kathleen Turner et Michael Douglas, qui se parodient eux-mêmes avec un sadomasochisme irrésistible) forment avec leurs deux enfants une famille modèle typiquement yuppie. Leur amour commence pourtant à s'effriter quand Barbara, éprise de liberté et de succès, décide de quitter son rôle d'épouse soumise pour se lancer en affaires. Devant l'orgueil et le mépris de son mari, elle ne tarde pas à demander le divorce et c'est une guerre qui débute, dans laquelle les époux, pour se chasser l'un l'autre, monteront peu à peu dans l'échelle de la violence. Ils ont tous les deux d'excellentes raisons pour garder la maison (lui l'a payée, elle l'a trouvée et renouée), mais Oliver, déchiré entre l'amour et la haine, essaiera malgré tout de reconquérir son épouse. Ce combat hilarant et jusqu'au-boutiste finit pourtant par donner froid dans le dos quand les personnages en meurent.

Sordide? DeVito est cependant fin renard, il sait s'y prendre pour adoucir la cruauté de ses films... Dans *Throw Momma...* (un remake du *Strangers on a Train*

d'Alfred Hitchcock), il se donne le rôle d'Owen, un personnage paumé qui veut se débarrasser du monstre bruegellien qu'est sa mère. Il demande à un innocent de la tuer et s'offre en retour pour tuer son ex-blonde (laquelle est présentée comme une garce). Pourtant les deux meurtriers échouent et Owen-DeVito découvre à la fin qu'il aime toujours sa mère. Ce revirement est bien entendu ironique, mais il laisse aussi planer le doute sur les intentions meurtrières de DeVito, lequel réussit ainsi à se rallier tout le public. Dans *The War...* il emploie la même stratégie en jouant l'avocat d'Oliver et en faisant office de narrateur, l'histoire des Rose nous étant racontée à coups de flashes-back. C'est à lui que revient le droit de tirer une morale, à la fin du film, sur l'impossibilité pour un homme d'obtenir un divorce propre et net. Par l'ambiguïté de cette scène à la fois grave et ironique, DeVito met une sourdine à sa misogynie.

Parlant de sa misogynie, c'est en elle que réside en partie le goût de DeVito pour l'horrible. Alors que l'univers féminin de *Throw Momma...* était partagé entre la putain et la mégère, la Barbara de *The War...*, elle, est une castratrice redoutable. Elle écrase son époux entre ses jambes, elle aplatis sa voiture sport avec une énorme jeep, elle coupe court à une fellation en lui mordant le pénis au sang, tandis que les attaques d'Oliver sont franches et directes :

un bon coup de barre à clous et on n'en parle plus.

Les talents de DeVito metteur en scène comptent pour beaucoup dans l'efficacité de *The War...* Chez lui, l'ombre d'Hitchcock plane presque partout : angles de prise de vue insolites, travellings acrobatiques, montée progressive de la tension qui s'accompagne d'une extension progressive du temps — sans compter le grand escalier hitchcockien autour duquel les Rose s'entre-tuent. Nombreux et concis, ses plans mordent l'espace et savent arracher des détails croustillants à des situations qui n'ont souvent rien de drôle, comme dans la scène, fameuse, où Oliver reçoit ses associés à souper. Curieuse et rapide, la caméra s'y promène sur et sous la table pour nous dévoiler une drague discrète et ainsi nous mettre au courant d'une situation que presque tous les personnages ignorent. Toujours dans la même scène, cette ellipse hallucinante (les enfants obèses), raccourci génial pour dire avec économie que le mariage prend une tournure médiocre.

Danny DeVito, cinéaste burlesque de la mauvaise volonté et du mauvais goût, aime bien conforter le spectateur en le plongeant dans l'horreur. Avec *The War...*, ce pessimiste poursuit une carrière qui s'annonce cohérente et prometteuse. ■

THE WAR OF THE ROSES

États-Unis 1989. Ré. : Danny DeVito. Scé. : Michael Leeson. Ph. : Stephen H. Burum. Mus. : David Newman. Int. : Michael Douglas, Kathleen Turner, Danny DeVito, Marianne Sagebrecht. 116 minutes. Couleur. Dist. : Fox.